

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montréal.

Paraissant le samedi.

SOMMAIRE

CHRONIQUE DIOCÉSAINE
ET PROVINCIALE. Ré-
citation du Rosaire
dans toutes les égli-
ses ; procession du
Rosaire ; pèlerinage
de la congrégation
des hommes de St
Jacques ; réunion
des membres de l'U-
nion de prières ; or-
dinations dans le
diocèse de Rimouski.
— ETATS-UNIS consé-
cration à Washing-
ton de M. l'abbé
O'Sullivan ; église



SOMMAIRE

française de N. D.
des Victoires à Bos-
ton. — L'AVENIR DU
CANADA-FRANÇAIS tra-
duit du *Catholic*
World. — UNE PREMI-
ÈRE MESSE DANS LE
TYROL. — DEUX DIS-
COUS DE DISTRIBUTION
DE PRIX. — NOTES
D'UN EX-SOURD-MUET
PÉLERIN DE Lourdes,
poésie. — LE VIEUX
MUSICIEN, par Marthe
Lachèse (*suite*). Dé-
cès de la semaine.

LE NUMÉRO

2 cents

PREX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an, payable d'avance.

LE NUMÉRO

2 cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.
Bureaux : No 20, rue Saint-Vincent, Montréal.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

LUNDI,	5	OCT.	—Saint-Thomas.
MERCREDI,	7	“	—Saint-Eustache.
VENDEREDI,	9	“	—Saint-Jérôme.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	4	SEPT.	—10 ^{me} Dimanche après la Pentecôte St ROSAIRE, d. m., (S. S. M.) orn. blancs.
Lundi,	5	“	—ST FRANÇOIS, C., (hier) d. m., orn. blancs.
Mardi,	6	“	—ST BRUNO, C.; double ornements blancs.
Mercredi,	7	“	—ST MARC, P., simple, ornements blancs.
Jeudi,	8	“	—ST ^E BRIGITTE, VVE, double, orn. blancs.
Vendredi,	9	“	—SS. DENIS ET Co., MM, semi, orn. rouges.
Samedi,	10	“	—ST FRANÇOIS DE BORGIA, C., s. orn. blancs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

CATHÉDRALE.—Dimanche 4, confirmation à 7½. Mardi 6 messe du Saint-Esprit, à 8½ h., par Mgr de Montréal, à l'occasion de l'ouverture des Cours de l'Université Laval.

Dimanche 4.—Fête du titulaire de l'église paroissiale de Saint-François d'Assise à la Longue-Pointe ; solennité des titulaires des églises paroissiales de Saint-Jérôme, Sainte-Sophie, Saint-Rémi, et Saints Anges à Lachine.

CHRONIQUE DIOCÉSAINÉ ET PROVINCIALE

Conformément aux prescriptions de la circulaire de Sa Grandeur Mgr de Montréal, prescriptions que nous avons reproduites dans la *Semaine religieuse* du 26 septembre il y aura tous les jours récitation du Rosaire et bénédiction du T. S. Sacrement.

Les fidèles iront en grand nombre, nous en sommes certain s'associer à ces prières demandées par le Souverain Pontife tant que " dureront ces tristes circonstances pour l'Église et les affaires publiques. " Le fléau qui désole notre ville leur sera encore une raison d'aller prier et supplier Marie, la protectrice des affligés, pour que, par sa puissante intercession elle apaise le courroux de Dieu.

Comme l'année dernière une procession solennelle aura lieu demain, premier dimanche d'octobre.

Cette procession sera présidée par Mgr de Montréal ; elle sortira de Notre-Dame après les vêpres qui seront chantées à deux heures et se rendra à l'église Notre-Dame de Bonsecours. On portera à cette procession la statue de Notre-Dame de Bonsecours.

La congrégation des hommes de la paroisse Saint-Jacques sous la direction de M. le curé Rousselot a fait dimanche son pèlerinage annuel au cimetière de la Côte des Neiges.

Les paroissiens de Saint-Jacques s'étaient joints en grand nombre aux congréganistes aussi le pèlerinage comptait-il près de 2000 personnes.

Dès leur arrivée au cimetière commença l'exercice du chemin de la Croix. A chaque station M. Martineau fit une touchante allocution.

Comme toujours les membres de l'Union de Prières se sont empressés de se rendre dimanche soir à Notre-Dame pour assister à leur réunion annuelle. Beaucoup de fidèles, voulant témoigner combien ils étaient sympathiques à cette belle œuvre ; étaient venus s'associer aux joies et aux prières des membres.

Le zélé directeur de l'œuvre, M. l'abbé Picard après avoir fait plusieurs pieuses recommandations aux membres et leur avoir rendu compte de l'état de l'œuvre, a annoncé que l'instruction allait être faite par M. Beaubien, curé de Saint-Anicet.

Le prédicateur avait pris pour texte ces paroles de l'apôtre Saint Paul : *Ubi est mors victoria tua ; Ubi est mors stimulus tuus ! O mort, ou est la victoire, o mort où est ton aiguillon !*

Après des développements que le défaut d'espace nous empêche de reproduire, l'orateur termine ainsi :

Dieu soit béni d'avoir inspiré cette pieuse fondation. Par l'Union de prières la mort perd sa victoire et émousse son aiguillon. Le

pauvre, le riche, l'inconnu, toutes les âmes, réunies par le zèle et la piété dans le Sacré-Cœur de Jésus, seront aidées, soutenues, sauvées, et le suprême prodige de la miséricorde divine s'opèrera, — union éternelle, certitude à jamais consolante, perpétuel et indestructible souvenir— O Jésus de nos cœurs faites qu'il en soit ainsi !

Un salut solennel chanté par M. Larue, S. S., termina cette cérémonie.

Le bureau de l'Union de prières se tient au cabinet de lecture paroissial, dans l'ancienne bibliothèque. Il est ouvert de 9 h. à 3 h., les dimanches et jours de fête exceptés.

M. l'abbé François Amable Blanchet, de l'archidiocèse de Québec, décédé en Août dernier, était membre de la société d'une messe.

T. HAREL, ptre.
Chancelier.

Voici la liste des ordinations faites dernièrement à Rimouski :
Tonsures.—MM. Joseph Timothée, J. Lebel, Jos. Alph. Belles-Isles Jos David Lebel, Jos Félix G. Rouleau, Fabien Gauthier et Alfred Bouillon.

Minorés.—MM. Joseph Dubé, Antoine Poirier, Joseph Ouellet, Ls. I. Théodore Landry, Eugène Elz. Pelletier, F. X. Dumais, Geo. Gagnon, J. Frs. Adeline Lavoie et Charles Wilfrid Cullen.

Sous-diacre. M. Jos. Eugène Martin.

Diacres.—MM. Jos. Elz. Pelletier et Pierre Beaulieu.

Prêtres.—MM. Jos. Raym, Roy, Jos. Réal, Alphonse Cayouette et Simon Fraser.

Les trois nouveaux prêtres ont chanté leurs premières messes : M. Roy à Saint-Arsène, M. Cayouette à la cathédrale et M. Fraser à Notre-Dame des Sept-Douleurs de l'île Verte.

ÉTATS-UNIS.

La consécration de M. l'abbé Jérémie O'Sullivan, curé de l'église Saint-Pierre à Washington comme évêque du diocèse de Mobile (Alabama) a eu lieu, dimanche, dans l'église Saint-Pierre à Washington.

Les résidents Français de Boston appartenant à l'Eglise catholique romaine ont depuis quelques années projeté l'érection d'une église à Back-Bay dans laquelle les cérémonies religieuses seront célébrées dans leur langue. Pendant plus de cinq ans, les offices

ont été dits dans un petit bâtiment, sous le titre d'église de N.-D. des Victoires, situé place Tremond. Les assistants y compris les habitants des faubourgs, s'élevaient à environ 1500 personnes. Une pièce de terre de 12942 pieds, et coutant 22,282 piastres a été achetée sur la rue Isabelle, et aujourd'hui on s'occupe activement de recueillir des fonds pour construire une église. Les résidents français sont presque les seuls qui ne possèdent pas leur église, et afin d'y remédier, il circule une pétition demandant aide et assistance au public. Les promoteurs savent qu'il y a dans le district beaucoup d'admirateurs de Lafayette et de Rochambeau qui, dès qu'ils connaîtront ce projet, souscriront généreusement, M. Chs R. Ebban, boîte 3276, bureau de poste de Boston a été autorisé pour solliciter les contributions à cette fin.

L'AVENIR DU CANADA-FRANÇAIS.

Nous traduisons du *Catholic War'd*, la plus importante des revues catholiques des Etats-Unis, un remarquable article qu'il vient de publier sous ce titre. Cette revue démontre par des chiffres et des faits indiscutables, le développement extraordinaire de la population d'origine française au Canada, en nombre, en valeur intrinsèque et en influence.

“ Les hommes d'état anglais ont, à une certaine époque conçu l'espoir que, si ce qu'il leur plaisait d'appeler la race agressive et supérieure des Anglo-Saxons n'absorbait pas dans un temps donné, ou n'annihilait pas les colons français du Canada, le climat ferait cette œuvre d'une manière efficace, car comment, se disaient-ils, des hommes accoutumés au soleil de la France pourraient-ils prospérer et se multiplier dans un pays remarquable par ses longs et rigoureux hivers ? Vain espoir ! Les Français du Canada ont, dans un siècle et un quart augmenté de 60,000 à 2,000,000 sans l'aide de l'émigration ; ils augmentent toujours, et, s'ils continuent à augmenter dans la même proportion, en 1899 ils auront atteint le nombre de 5,000,000. C'est un fait qui ne fait plus question que les Français refoulent les Anglais du Canada et s'étendent au sud et à l'est. Ils envahirent le Nord-Ouest aussitôt que le projet du chemin de fer du Pacifique fut lancé afin de prendre possession du sol. C'est ce projet qui alarma les Métis et causa deux insurrections. Chaque sifflement de la locomotive portait la terreur dans leurs âmes. Les wagons de la compagnie apportaient des milliers de colons dans cette contrée qu'ils considéraient comme leur patrimoine. Ils lisaient leur arrêt dans chaque brochure que les agents de la compagnie répandaient au loin, dans lesquelles ils exaltaient les terres sur lesquelles ils étaient établis, dans le but d'en aug-

menter la valeur. Ils voyaient avec terreur l'établissement des loges des Orangistes, car ils savaient que leur système était de ne jamais ménager les Métis ou les naturels. Les Français de Québec cessèrent de venir parmi eux et les abandonnèrent à leur sort, ce qui signifiait l'annihilation, car l'Angleterre n'absorbe jamais.

“ Afin de bien faire comprendre l'accroissement des Français au Canada il est nécessaire de revenir quelque peu en arrière. Lorsque Louisbourg tomba aux mains des Anglais en 1758, les Français étaient seulement 60,000 ; ils sont maintenant un million et demi dans le seul Canada. Ce grand accroissement naturel de la population dans une si courte période cesse d'étonner quand on réfléchit que les familles des Canadiens-Français sont en moyenne composées de neuf enfants et que celles où il y en a douze et dix-huit ne sont pas rares. Il n'y a pas eu d'émigration française qui vaille la peine d'en parler, dans le bas Canada depuis la conquête par l'Angleterre, mais il y a eu un courant constant d'émigration aux États-Unis. Des avocats distingués du repatriement tels que J. A. Chapleau, sénateur Trudel, Charles Thibault affirment qu'il y a dans les États de l'est seuls, six cents mille Français-Canadiens. La rareté des noms français pourrait faire douter de cette affirmation mais, quand on se rappelle combien de noms sont anglicisés parmi nous, chaque jour, on y ajoute plus de confiance. Dans certains états on trouve des établissements dont les habitants ont les traits et les caractéristiques des Français quoiqu'ils n'en parlent plus la langue. On peut, donc, affirmer que les 60,000 Français de 1758 sont aujourd'hui, 2,000,000 dont 1,500,000 habitent le Canada. En outre si rien d'extraordinaire n'arrive et s'ils transmettent à leurs enfants les grandes qualités morales et physiques qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, l'an deux mille de Notre Seigneur les Français-Canadiens seront 25,000,000.

“ Que les Français Canadiens aient augmenté plus rapidement que leurs compatriotes d'origine anglaise et irlandaise c'est un fait manifeste d'après le recensement de 1881. Ils se sont répandus dans toutes les provinces de la confédération et on en voit le résultat dans leur parlement et dans les conseils municipaux. Ainsi le conseil municipal de Montréal, se composait de 27 membres dont 12 Français et 15 Anglais, tandis qu'aujourd'hui ce conseil compte 18 Français sur 30 membres. Ils envoient trois membres au Parlement d'Ottawa des provinces maritimes et espèrent en envoyer quatre aux élections prochaines, et en 1878, ils ne pouvaient faire élire qu'un seul membre. L'Île du Prince Edouard contenait environ deux cents cinquante Français lors de la conquête, ils y sont maintenant onze ou douze cents. Il y a eu ce moment (avril 1885) dans Ontario 150,000 Français ; dans la Nouvelle-Ecosse, le *home* des Acadiens, 45,000 ; au Nouveau-Brunswick 60,000, et dans d'autres provinces, ou territoires 25,000. En les ajoutant aux 1,200,000 de la Province de Québec on arrive, en chiffres ronds à un million et demi.

“ Le fait est que le Dominion canadien est en train de subir, silencieusement mais sûrement, une opération de francisation qui commence seulement à attirer l'attention. Les municipalités changent d'anglais en français les noms des localités et des rues, et prennent généralement des mesures qui notifient aux Anglais qu'il faut qu'ils s'en aillent. Le cri d'alarme à la vue de cette expansion du pouvoir et de l'influence des Français est poussé par certains journaux comme le *Globe* de Toronto et le *Times* d'Hamilton mais que faire pour y porter remède ? Une loi ne peut-être passée pour défendre aux Français d'avoir de si nombreuses familles et pour augmenter celles des Anglais. En matières de législation les Français peuvent soutenir leurs droits. Ils ont deux représentants de leur race dans le cabinet d'Ottawa et deux autres sont sous leur contrôle immédiat, et dans le Parlement ils tiennent la balance du pouvoir. Pendant que les journaux ultra-anglais et ultra-protestants usent leurs dents sur le traité qui a accordé aux Français “ leur langue, leur religion et leurs lois, ” ceux-ci marchent avec sérénité espérant que, dans un avenir prochain, ils formeront une nation indépendante, aussi libre du contrôle des païens de Paris que des impérialistes de Londres.

“ La puissance grandissante et l'importance des Français dans le Canada sont la cause d'une idée d'annexion prenant maintenant racine dans Ontario et la Nouvelle-Ecosse. Tous les Canadiens, quelque soit leur parti, sentent que l'union avec l'Angleterre doit être rompue, mais la crainte qu'ont les Français de l'annexion et les Anglais de l'indépendance empêche la rupture du lien fragile. Les Français comprennent que l'annexion aux Etats-Unis serait de leur province une autre Louisiane, et les Anglais sentent que l'indépendance les mettrait à la merci des Français toujours croissants, et peut-être encore accrus par l'immigration de France. Les Français peuvent attendre. Leur condition présente est presque aussi favorable à leur développement que l'indépendance. Les ennemis des Français — et leurs pires ennemis sont dans Ontario — les représentent comme un peuple illétre, parlant un patois barbare, vivant au jour le jour, conduit et tenu dans l'ignorance par leurs prêtres. Sachant que ces accusations ne sont pas vraies, je crois qu'ils sont le peuple le plus heureux dans le monde, comme ils sont sans aucun doute, le plus moral. Excepté les changements produits par leur entourage et par suite d'une meilleure éducation ils sont les mêmes qu'étaient leurs ancêtres Normands et Bretons, il y a trois cents ans, — aussi braves, aussi religieux, aussi simples, aussi industriels, et aussi croyants en Dieu. Dans les villes comme Montréal et Québec, ils ont les vices inhérents aux villes, mais dans les districts ruraux, sur les bords du Saint-Laurent, les vices sont inconnus. Quant au travail, aucun mortel ne travaille plus longtemps ni avec plus d'ardeur que le Canadien-Français. Peu de leurs fermes sont hypothéquées ; leur nourriture est frugale mais saine ; ils ont de belles églises dans tout le pays qu'ils ont élevés

eux mêmes à la gloire de Dieu. J'étais en pension, il y a quelques années, près de Saint-Marc, sur la rivière Richelieu, chez un riche fermier, qui est un vrai type de cette race. Il avait neuf enfants, qui tous travaillaient, d'un côté ou de l'autre, dans la maison ou sur la ferme de deux cents acres. Ils étaient les plus heureuses créatures vivantes et les plus pieuses. Les vieux chants bretons étaient chantés dans cette maison, et le Rosaire était dit en son temps par la famille assemblée, les serviteurs inclus. Les filles parlaient le plus pur français qu'elles avaient appris à la visite Villémarie, et jouaient des airs normands sur le piano. Ils allaient tous à la messe dans la vaste voiture de famille le dimanche et les jours de fête, et tous étaient de la Congrégation de la Vierge. Il est possible que des jeunes gens pouvaient dépenser leur temps avec plus d'avantage en écoutant des lectures sur la révolution ou les jeunes filles dans les cercles où les droits de la femme sont discutés ; mais comme ils croyaient à une vie future avec ses récompenses et ses chatiments, leur conduite était du moins raisonnable et certainement conséquente. Des observateurs comme Joakim Miller qui se sont donnés quelque peine pour étudier les Français-Canadiens, ont été enchantés d'eux et de leur pays. Les qualités morales d'un peuple, disent les savants, se reflètent sur leurs traits. S'il en ait ainsi, en voyant Québec qui est la ville la plus purement française du continent, leurs qualités morales ne peuvent être que bonnes. Quant au patois qu'ils parlent, seuls l'appellent ainsi ceux qui prennent leur français dans Ollendorff et le prononce à l'anglaise. Les visiteurs de France admettent que leur beau langage n'a rien perdu sur les bords du Saint-Laurent, qu'il a même acquis une vigueur littéraire, ainsi que Garneau, Bourinot, Fréchette, Benjamin Sulte, et bien d'autres le prouvent par leurs écrits— écrits donnés au monde par des Canadiens-Français tandis que les Anglais Américains, n'ont pas encore produit un seul auteur éminent. Le Français de la *Minerve*, du *Canadien*, et de la *Patrie* est tout aussi pur que le français de la *République-Française*, pendant que les habitants des superbes maisons de la rue Saint-Denis, à Montréal, parlent la langue de Corneille et de Racine aussi correctement et aussi harmonieusement que les habitants du Faubourg Saint-Germain. Le plus illustre poète du Canada est le Français-Canadien Fréchette, le plus grand orateur le Français-Canadien, J. A. Chapleau. Les Français-Canadiens ont une université à eux, et de nombreux collèges et écoles où sont enseignées les plus hautes branches de l'enseignement, et, quoique, sous certains rapports, ils soient en arrière de leurs compatriotes d'origine anglaise, sous d'autres, ils leurs sont supérieurs. Indubitablement ils les surpassent dans la littérature et dans les arts, mais ils leurs sont inférieurs dans l'éducation technique. Les prêtres français de la province de Québec, spécialement dans les districts ruraux sont ce qu'étaient les prêtres français de Bretagne, il y a deux cents ans, et sont aujourd'hui les pères de leur

peuple. Plusieurs d'entre eux appartiennent aux vieilles familles de la province. Il y en a peu parmi eux qui ne puissent bien parler trois langues ou même plus. On doit avouer qu'ils ne sont pas un clergé "fashionable", car leurs vêtements ont une coupe provinciale et peut-être même rustique, mais ils paraissent satisfaire leur peuple, qui les aime et les honore. Il est vrai aussi que quelques uns d'entre-eux se mêlent de temps en temps des choses de la politique. Quand cela arrive, c'est Voltaire et Rousseau qu'ils combattent sous la forme de quelques rejets des politiciens de Montréal qui, après avoir visité la France, rapportent avec eux le scepticisme de Paris. Il est assez naturel que les prêtres n'aient pas cela. Ce serait étrange s'ils ne le faisaient pas et plus étrange encore si, comme prêtres catholiques, ils négligeaient de s'opposer aux hommes qui mêlent la religion à la politique. La vie des prêtres Français-Canadiens n'est pas une vie facile. Les paroisses ont souvent cent milles carrées d'étendue, et ils ont à célébrer la messe dans un jour dans des localités séparées de trente milles. Ils ont à travailler comme le peuple dont selon le jargon des philosophes ils sont issus.

"Les relations commerciales qui se sont élevées entre la France et le Canada pendant les dix dernières années sont significatives, et doivent produire des résultats politiques dans un avenir prochain. On doit en donner crédit à l'honorable M. Chapleau et à M. Louis Sénécal, un entrepreneur et un spéculateur de Montréal, de leurs efforts dans ce but. Avec l'aide de capitalistes français, ils ont établi une branche du Crédit Foncier au Canada, où les fermiers et les petits marchands peuvent emprunter de l'argent à des termes plus faciles qu'ils n'en obtenait auparavant. C'est aussi grâce aux efforts de ces deux Messieurs qu'une ligne de paquebots entre Montréal et le Havre a été subventionnée par les deux gouvernements français et canadien. Lorsque la province de Québec fait maintenant un emprunt c'est à Paris que ses financiers s'adressent et non plus, comme autrefois, à Londres. En fait plusieurs millions d'argent français ont été lancés dans la province de Québec depuis qu'il y a une douzaine d'années, le rapprochement a été fait entre la mère et la fille.

"La société franco-canadienne est, en somme dans une condition saine. Les chefs ont l'esprit et la culture de leurs ancêtres avant que la corruption d'une cour débauché et les enseignements des Encyclopidistes ne les eussent pervertis et conduits à cette révolution dans laquelle la France se débat encore. Tous les signes du temps indiquent, dans un avenir prochain, la création d'un état-français indépendant, ayant le noble fleuve Saint-Laurent pour principale artère commerciale et la ville de Montréal pour capitale."

"J. C. Fleming."

Une Grimitz, première messe dans le Tyrol.

Dans la lettre suivante écrite à sa sœur un jeune étudiant américain qui se prépare à la prêtrise à Inspruck, retrace la poésie et l'émotion d'une de ces fêtes religieuses, "une première messe," dans le Tyrol.

" Weissenstein, Tyrol du Sud.

" Depuis ma dernière lettre, j'ai assisté à "une première messe" célébrée selon les coutumes du Tyrol. Un jeune prêtre de Putesthal, une des plus riantes vallées du Tyrol, me demanda de lui servir de diacre pour sa première messe.

" Le curé du petit village m'offrit un logement. Le samedi deux jeunes gens furent dans toutes les maisons pour inviter les habitants à prendre part à cette cérémonie le lendemain. Ils annoncèrent leur présence devant chaque maison par un coup de leur fusil. En entrant ils saluaient les hôtes, l'un en placant sa houlette enrubannée dans un coin l'autre en marchant de ci de là, un bâton à la main. Avec une figure grave, et en chantant, ce dernier faisait son invitation qui était une composition rythmée, œuvre de quelque paysan de la vallée, racontant l'histoire du jeune prêtre et de sa famille. Chacun était prié d'assister à la première messe qu'on devait célébrer le lendemain et de prendre part au repas qui la suivrait.

" Les cloches de l'église sonnèrent dans l'après-midi et les coups de canon commencèrent.

" A la tombée de la nuit, les paysans s'assemblèrent devant la maison du nouveau prêtre pour voir les illuminations. Vers 9 heures tous les yeux se dirigèrent vers la montagne voisine. Les bergers avaient transporté du goudron et de l'huile jusqu'aux sommets les plus élevés de la montagne, où les troupeaux viennent paître pendant l'été. A l'aide de ce combustible ils avaient fait deux immenses lettres, un M. et un G. initiales du nom du jeune prêtre. L'apparition de ces lettres de feu fut saluée par la grande voix du canon.

" A quatre heures du matin le dimanche, nous fûmes réveillés par le son des cloches et le bruit du canon, annonçant à la vallée encore endormie que le jour le plus grand de la vie d'un de ses fils était arrivé.

" L'église de notre village étant très petite, il avait été décidé de faire la cérémonie au village voisin distant d'un demi mille. Lorsqu'il fut l'heure de commencer, le clergé et le jeune prêtre allèrent dans la petite église, où les sociétés étaient déjà rassemblées. Les prêtres avaient des guirlandes de fleurs autour du bras gauche. Une procession fut formée et nous nous dirigeames vers l'église

dans laquelle la "*Primitz*" ou première messe devait être chantée. A l'entrée du village dans lequel la procession s'avancait solennellement, avait été élevé un autel, au pied d'une statue. Les prêtres des villages voisins, quelques sociétés avec leurs bannières nous y attendaient, le jeune prêtre et ses assistants furent alors revêtus des ornements sacerdotaux ; la procession se mit de nouveau en mouvement et bientôt entra dans l'église située au centre du village.

" Il est d'usage que le jeune homme qui doit dire sa première messe ait une jeune fiancée ; la fiancée doit représenter l'Eglise, et est choisie parmi les parents les plus rapprochés du nouvel ordonné. Ce jour-là, la fiancée était la petite sœur de mon ami, une gentille fillette d'environ dix ans. Pendant la procession, elle portait un gros bouquet de roses et de lis, et marchait très dévotement juste au devant de son grand frère ; durant la messe elle se tenait dans le sanctuaire. La petite fiancée était très émue et priait avec beaucoup d'ardeur.

" A l'issue de la messe, une grande procession se forma et parcourut le village. Les sociétés avec leurs bannières, leurs statues et d'autres emblèmes y prirent part. Quatre autels avaient été érigés en plein air ; la procession fit halte a chacun ; on chanta le commencement d'un des quatre Evangiles et on donna la bénédiction du T. S. Sacrement ; des prières furent récitées pour demander de bonnes récoltes, et, enfin, la garde d'honneur tira des salves de mousqueterie. Durant la procession, les gardes marchaient devant et derrière le Saint-Sacrement. Ils étaient revêtus de l'ancien costume de Pusteslhal—courtes jacquettes rouges, culottes jusqu'au genou et bas blancs. Leurs chapeaux avaient des bords de près de deux pieds de large et étaient verts et jaunes.

" La petite fiancée devait occuper la place d'honneur près de son frère au banquet qui suivit la messe, mais le grand nombre de prêtres présents sembla embarrasser la timide fillette, et nous dûmes la laisser partir.

" J'ai été très heureux d'avoir eu l'occasion de voir une "*Primitz*", selon les usages du Tyrol, et la guirlande qui entourait mon bras me sera un cher souvenir.

XXX.

DEUX DISCOURS DE DISTRIBUTION DE PRIX.

M. François Coppée, de l'Académie française, qui devait faire un discours à la distribution des prix chez les orphelines de l'Alsace-Lorraine, n'a trouvé rien de mieux que de leur parler de sa mère.

Toutes les mères devraient lire et méditer cette page charmante.

" C'était la femme d'un modeste employé du ministère. Elle avait eu huit enfants, et il lui en restait quatre : trois grandes

filles et un petit garçon. Faire vivre tout ce monde avec les modestes appointements du père, quel problème ! Car on voulait garder son rang, malgré tout ; on voulait rester une bourgeoise, une "dame". Eh bien ! le courage et les doigts de l'excellente mère suffisaient à tout. Les fillettes avaient des robes fraîches, le petit bonhomme était bien tenu. Il existe encore, ce petit bonhomme, et, bien qu'il ait dépassé la quarantaine, il se souvient toujours d'un certain caban en étoffe écossaise, chef-d'œuvre de l'industrie maternelle, dont il était très fier et qui faisait l'envie de ses camarades de la pension Hortus. C'était merveilleux ce que cette bonne ménagère déployait d'économie, de patience, d'invention, d'activité, pour que sa maison et sa famille lui fissent honneur.

" Celle qui, lorsqu'on n'était pas trop pauvre, aimait à recevoir quelques parents, quelques amis de son mari, et leur servait le thé avec grâce, s'était levée à cinq heures du matin, comme une servante, et avait quelquefois fait elle-même un petit savonnage, pour que ses filles eussent des collerettes blanches. Il y avait des mauvais moments. Vers la fin du mois, le dîner était souvent très court et très maigre ; mais on le servait toujours sur une nappe éclatante et en été, on mettait un petit bouquet sur la table, pour la parfumer et la fleurir. Je vous parlerais jusqu'à demain si je vous racontais tous les tours de force qu'a faits cette pauvre femme, plus encore avec son vaillant cœur qu'avec ses mains laborieuses. Et elle était toujours gaie, elle riait en travaillant, pour communiquer aux siens la confiance et l'énergie dont elle débordait. Que dis-je ? Aux jours de grande pauvreté, elle redoublait de bonne humeur ; et ce logis, où souvent on n'aurait pas trouvé deux écus à faire tinter l'un contre l'autre, était plein de chansons du matin au soir.

" J'ai été le témoin de cette simple, noble vie, et c'est, j'en suis sûr, parce que j'ai grandi auprès de cette admirable femme, qui avait toutes les forces et toutes les délicatesses, que la fleur de la sensibilité s'est un jour épanouie dans mon cœur et dans mon imagination, et que je suis devenu poète. Car, vous l'avez sans doute deviné déjà, le petit bonhomme dont je vous parlais tout à l'heure et qui était si fier de son caban écossais, n'est pas un autre que celui qui a l'honneur de présider votre distribution de prix, et c'est en voyant à l'œuvre sa bien-aimée mère, qu'il a compris, dès sa première enfance, tout ce que le devoir de la bonne femme de ménage a d'auguste et de touchant.

" Pour vous mettre en état de bien remplir ce devoir, les sœurs de Saint-Charles, qui ont pour vous des sentiments maternels, vous donnent de très bons enseignements pratiques. Mais elles font mieux et plus, ces saintes filles, en vous inspirant les vertus essentielles dont elles vous offrent aussi l'exemple.

" Elles vous apprennent d'abord à croire en Dieu ; elles joignent vos petites mains sous leurs et vous font répéter de belles prières, où vos âmes d'orphelines s'adressent à un Père qui est éternel, à une Mère qui vous sourit du haut des cieux. Elles vous appren-

nent encore à avoir confiance dans le lendemain, et ce don sublimé de l'espoir, facile à votre âge, jette de profondes racines dans votre cœur, afin de vous soutenir dans les luttes de l'existence, de vous consoler dans ses misères. Elles vous apprennent enfin — et c'est leur œuvre la plus exquise—à vous aimer entre vous, et elle vous préparent à donner plus tard, quand vous vous retrouverez dans la vie, le spectacle le plus doux qui soit au monde, celui de l'amitié d'un humble pour un humble comme lui, celui de la pitié d'un pauvre s'exerçant envers un plus pauvre.

“ Ces vertus-là, la Foi, l'Espérance, la Charité, le premier catéchisme venu les recommande; mais on n'y pense jamais assez, mes enfants, *et croyez-en un homme dont la pensée a fait le tour de bien des idées et de bien des chimères*, ces vertus-là sont le fond même DE LA SAGESSE ET DONNENT LE VÉRITABLE SECRET DU BONHEUR.”

M. Coppée avait parlé aux orphelines d'Alsace-Lorraine le langage qui convient à des filles. Un brave officier de marine a fait entendre aux jeunes mousses du vaisseau école l'*Austerlitz*, en rade de Brest, le langage qui convient aux garçons. Il leur a recommandé trois choses : “ PROPRIÉTÉ, ORDRE, DISCIPLINE. ” Il leur donne pour les vacances, ces conseils aussi sages que simples :

“ Respectez votre uniforme, ayez bonne tenue; veillez sur votre conduite et soyez sobres; obéissez à vos père et mère, n'oubliez jamais le quatrième commandement de Dieu. ”

Enfin, l'orateur a terminé par ces mots, qui sont la plus chrétienne et la plus française des péroraisons :

“ Des personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais dont la bienveillance ne manque jamais de me rappeler au souvenir du public, quand l'occasion leur semble défavorable, m'ont reproché d'avoir trop parlé de Dieu et de la Providence dans mon discours de l'année dernière. Je les remercie vivement de ce reproche que j'accepte comme un éloge, et les parents sauront au moins qu'on élève ici leurs fils dans les principes que professent l'immense majorité de ceux qui nous les confient.

“ Comment, vous voulez que, chargé de l'éducation professionnelle et encore plus de l'éducation morale de tous ces enfants, chargé de former avec eux de braves serviteurs pour la marine, je ne cherche pas à faire pénétrer dans leurs cœurs la foi robuste que j'ai dans la Providence, la confiance aveugle qui m'a toujours soutenu dans les épreuves d'une longue carrière, dont j'aperçois le terme; cette confiance qui adoucissait l'amertume des derniers moments pour le vaillant et à jamais regretté amiral Courbet, fauché par la mort au milieu de ses triomphes ! *En agissant ainsi, je manquerais à tous mes DEVOIRS, AUX CONVICTIONS DE TOUTE MA VIE; JE NE LE FERAI JAMAIS.* ”

NOTES D'UN EX-SOURD-MUET,
Pèlerin de Lourdes.

- I.—J'étais sourd, maintenant j'entends ;
Et j'étais muet, et je parle :
Je vais étonner, — je l'attends, —
Fort étonner le docteur Carle.
Le docteur Carle à rien ne croit,
A rien absolument, en somme,
Qu'il n'ait et touché de son doigt
Et vu de ses yeux, le pauvre homme.
Quand Sœur Tèreise m'exhortait
A faire un voyage à la Grotte,
Le docteur Carle s'emportait :
—“ Voulez-vous bien, petite sottie,
Aller à d'autres débiter
Toutes ces “ ficelles ” de Lourdes ;
A nous, nous médecins, vos “ bourdes ” ? ”
- II.—A la Grotte je suis allé...
Que je vous bénis, ô ma Mère,
De m'avoir à vous appelé,
Et quoi qu'indigne de vous plaire !
Oui, j'attends et parle, Seigneur,
Oui, je parle, Reine des Anges.
Qu'il soit désormais mon bonheur
D'entendre et chanter vos louanges !...
- III.—Vraiment, c'est cas singulier,
Plus qu'aucun particulier,
Que, sourd-muet, j'entende et parle.
Tout Paris, qui va le savoir,
Voudra, c'est bien certain, me voir
Mais que dira le docteur Carle ?
Mon Dieu, va-t-il être “ épaté ”
Pour le coup, le vieil entêté !
Et quel triomphe pour Tèreise !
La bonne sœur en mourra d'aise.
- IV.—“ Bonjour, ” ai-je dit clairement,
Ce matin même au Docteur Carle.
Vous jugez de l'étonnement :
—“ Parbleu ! dit-il, voilà qu'il parle, ”
S'arrêtant court, ouvrant les yeux.
—“ Et vous entend ”.—“ C'est curieux :
Et depuis quand ce phénomène ? ”
—“ Vous devez comprendre sans peine. ”

—“ Que vous est-il donc arrivé ? ”

—“ Un grand remède j'ai trouvé ;
Aux miracles vous pouvez croire,
A l'avenir par mon histoire,
A moins que de mauvaise foi
Vous vous fassiez une loi.
Si je vous entends et vous parle,
C'est à la Vierge, docteur Carle,
A la Vierge, encore une fois,
Que, sourd et muet, je le dois ;
De ma parole prenez note,
C'est à la Vierge de la Grotte.
Ah ! Sœur Térèse avait raison
D'en espérer ma guérison ;
Voyez ce qu'ont produit ses “ bourdes, ”
J'arrive..... j'arrive de Lourdes. ”

Le docteur m'écouta grave et silencieux :

—“ Le cas est, à coup sûr, d'ordre prodigieux. ”

Mais, reprenant bientôt toute sa hardiesse :

—“ L'eau de Lourdes pourtant ne contient en l'espèce,
Que nous sachions, aucun principe minéral
Qu'on ait jusqu'à ce jour prescrit pour aucun mal.
Je vais l'analyser... voyons..... que j'en emporte. ”

En ce moment la Sœur entra, et de la porte :

—“ Eh bien ! que pensez-vous, franchement, de cela ?

Vous n'y vouliez pas croire, et cependant, voilà !... ..

Ce miracle, docteur, nous semble à votre adresse ;

Va-t-il de votre esprit éclairer la détresse ? ”

Cette brusque apostrophe, à l'accent si naïf,

Ebranla le docteur ; il redevint pensif.

Nous regarda tous deux, et nous dit d'un ton ferme :

—“ Vous venez d'apporter à mes erreurs un terme ;

Plus que je le fais voir je songe, et j'ai grand'peur

Que vous n'ayez pas tort, en vérité, ma Sœur.

Je feignais de douter encore tout à l'heure,

Mais je dois l'avouer, confondu je demeure,

Et j'affirme tout haut que nul effort humain

N'a pouvoir d'obtenir ce résultat divin,

Que nul secours lui vient de l'humaine science,

Et qu'il est le fruit seul d'une occulte puissance.

N'attendez pas de moi davantage aujourd'hui,

Mais que sur nous plutôt un nouveau jour ait lui. ”

Puis, à moi s'adressant : —“ De ce bienfait insigne

Dont vous honora Dieu montrez-vous toujours digne ;

Répondez sans relâche à sa vaste bonté

Par un surcroît d'amour et de fidélité,

Et ne vous laissez point aussi de vous complaire

A payer largement votre dette à sa Mère. ”

V.—Le docteur, dès le lendemain,
A tout venant contait ma cure,
De Lourdes montrant le chemin
A ses malades, l'on m'assure.
Le second jour il entendait
Avec recueillement la messe,
Et le troisième il se rendait
Ostensiblement à confesse.
—“ Déjà, disait-il, m'apprend-on,
Trois ou quatre de mes confrères,
Parlent pour moi de Charènton,
Et ne déguisent leurs colères,
Mais je trouverai le moyen
De les forcer à se taire :
J'en fais, — vous m'avez deviné bien,—
Avec la Vierge mon affaire. ”

VI.—Et si vite en besogne il se mit qu'un matin
La Vierge, — jamais rien en vain on lui demande,—
A Lourdes l'envoyait lui-même avec Bertin
Qu'estimaient les malins le plus “ fort ” de la bande.
Un sourd-muet guéri miraculeusement,
Un impie, un athée à leur aveuglement
Par Lourdes arrachés !... Eh bien ! et la morale ?
Malades et pécheurs, pour Lourdes votre malle.

Pour copie conforme : SERVUS MARIAE.

LE VIEUX MUSICIEN

PAR

MARTHE LACHÈSE.

—

(suite.)

—Je n'ose pas m'attribuer une telle puissance, dit madame Suber en souriant.

—Ce n'est pas à vous de prononcer. Vous êtes mauvais juge dans cette cause, continua la vieille dame en attachant sur la baronne un regard doucement admirateur.

Toutefois, malgré ses protestations, madame Suber ne se faisait aucune illusion à ce sujet. Elle comprenait parfaitement que la comtesse ne fréquentait pas tant le monde pour elle-même.

Que ne pouvait-elle lui dire tout ce qu'elle éprouvait de reconnaissance !... Mais cette femme qui, rejetant la rigidité hautaine

dans laquelle elle se déroba d'abord, démasquait sans cesse des trésors d'esprit et de bonté, cette femme était non moins habile à détourner les remerciements qu'à les mériter.

Elle n'avait jamais fait allusion au désastre des exilés. Jamais elle n'avait donné à l'ancien prince de la finance ce titre de baron, séculaire aussi chez les Suber et qui aurait bien sonnè dans les manoirs voisins. Les réfugiés se demandaient encore si elle connaissait leur histoire.

Dans toute la société de Plou-Braô, on les soupçonnait bien d'avoir eu des revers de fortune. Cette pensée naissait d'elle-même. Mais la discrétion constante qui rendait leurs lèvres muettes fermait nécessairement celles des autres. Et, quant aux questions faites et refaites à madame de Mahaut, elles n'avaient reçu que des réponses évasives.

Jamais, non plus, la comtesse n'avait invité Marguerite à se relâcher un peu de son exactitude comme organiste. Au contraire, de temps entemps elle lui montrait par quelques mots combien elle était satisfaite de son courageux travail. En agissant ainsi, elle maintenait de force, pour ainsi dire, la fière réserve des Suber. A la suite de ces éloges qui renvoyaient Marguerite à son rôle humilié, les exilés ne pouvaient pas paraître flattés d'être reçus dans un monde qui avait toujours été le leur. La parole émue qu'ils auraient aimé dire ne pouvait plus se prononcer.

En outre, par son exemple, elle éloignait tout épanchement. Les relations si aimables, si empressées qu'elle resserrait chaque jour avec ses protégés, auraient pu être appelées familières avant d'être déclarées intimes. Elle ne parlait pas d'elle-même, elle ne rappelait jamais son passé, évidemment douloureux.

Par le recteur, Madame Suber parvint à savoir qu'elle avait perdu une fille de vingt-cinq ans, jeune femme hors ligne en qui, disait-on, étaient venus se réunir toute la beauté des Mahaut et tout l'esprit des Kerconët. Le comte était mort quinze ans après sa fille. Mais ces événements lugubres s'étaient accomplis au loin. Plou-Braô qui avait vu partir Marie de Kerconët dans toute la joie d'une jeune épousée, avait attendu quarante ans avant que, veuve et désolée, elle revint abriter dans son vieux nid breton, son isolement et ses souvenirs. C'est pourquoi les détails de sa vie étaient peu connus autour d'elle. Seules, les femmes de son âge pouvaient la nommer vraiment leur amie, en se souvenant de ces jours de jeunesse qu'au déclin de la vie, on aime tant à rappeler.

D'ailleurs, lors même que l'histoire intime de la comtesse aurait été sue de tout Plou-Braô, il eut été difficile aux Suber de l'apprendre. La présomption était qu'ainsi présentés par madame de Mahaut, abrités complètement sous sa responsabilité, ils devaient être très connus d'elle et la connaître eux-mêmes autant et plus peut-être, qu'aucun de ceux qui les entouraient.

Ils sentaient cette position délicate, et n'auraient pas voulu, par une seule question, détromper à ce sujet le sens public.

Une seule personne aurait pu, protester contre cette persuasion. C'était celle qui avait reçu la parole sévère dite au jour de l'inauguration de l'orgue. Mais cette jeune femme était depuis six mois retournée à Rennes. Marguerite restait seule pour rapprocher les sympathies présentes de la rigueur du premier jour.

— Je n'avais pas souci d'une princesse, avait dit madame de Mahaut; J'avais besoin d'une organiste. Elle ne sait rien. L'introduire ainsi près de moi est une audace.

Et voilà que l'organiste qui remplissait sa tâche avec tant de peine était supportée volontiers, félicitée même parfois ! voilà que les charmes princiers, rejetés au loin avec tant de hauteur, étaient mis en lumière dans tous les salons de Plou-Braô ! voilà qu'une audace, bien autrement téméraire que la première, ouvrait tous les manoirs et montrait la demeure champêtre comme le lieu où devaient se donner désormais de nombreux, d'aimables rendez-vous.

En effet, la pauvre maison, l'ancienne ferme voyait souvent des équipages s'arrêter devant sa porte. Son salon se trouvait petit quand plusieurs familles l'envahissaient en même temps...

On parlait peu à mademoiselle Suber de ce que l'on appelait poliment son talent d'organiste. L'orgue, qui continuait à faire pâlir d'admiration les paysans, était regardé par les châtelains un peu comme un accessoire. Un jour, pourtant, Marguerite reçut des éloges unanimes. Mais ils ne firent que l'attrister. Le morceau si fort goûté par l'assistance était une de ces villanelles qu'au moment de la séparation, Stanislas Jacob lui avait remises. Tout à coup, pendant qu'elle l'achevait, elle avait cru entendre une voix plaintive lui répéter de loin :

— Adieu, adieu, mon ange !...

Deux mois s'étaient écoulés depuis que l'artiste avait annoncé son entrée dans une nouvelle demeure. Et pas une ligne, pas un mot n'était venu rassurer Marguerite. La lettre si chaude, si pressante qu'elle avait écrite le premier janvier était restée sans réponse. Qu'était devenu le pauvre vieillard ?...

La sainte quarantaine passa. Puis le clocher à jour, un vrai clocher breton, annonça Pâques avec de grandes volées. Et, tout comme celui de Saint-Roch, de Saint-Sulpice, et de Notre-Dame de Paris, l'orgue de Plou-Braô fit entendre des *Alleluia* triomphants.

La semaine suivante, un grand diner amena de nouveau les Suber au castel.

Le cercle était déjà nombreux quand ils furent annoncés. Ils remarquèrent immédiatement que le visage de la comtesse trahissait une joie inaccoutumée. Quelque chose d'ému, d'heureux, paraissait éclairer ce regard, dicter chacune de ses paroles. Cette même joie semblait régner dans la réunion...

Les Suber n'eurent pas le temps d'en apprendre la cause. Ils venaient à peine de s'asseoir quand la porte de la galerie s'ouvrit

et, sans façon, d'un air de maître, un jeune homme entra dans le salon.

Les trois exilés éprouvèrent un même saisissement. Pour le baron et sa femme, ce jeune homme était le marquis Robert de Somareuil, un des plus charmants habitués du salon de la princesse Vanoof. Pour Marguerite, il ne portait qu'un nom... il s'appelait l'étranger du chemin de la fontaine.

Il s'approcha de madame de Mahaut, lui dit à demi voix :

—J'ai donné l'ordre que vous savez, ma mère.

Ma mère ! il l'appelait sa mère ! il donnait des ordres dans le castel !

Madame de Mahaut s'avança vers madame Suber.

—Si je ne me trompe, dit-elle en souriant, je n'ai pas à vous faire connaître le marquis de Somareuil. Du moins, que j'aie le bonheur de vous présenter mon petit-fils.

Son petit-fils ! Ainsi, elle n'était pas morte tout entière, cette fille unique si amèrement pleurée ! La mère du marquis de Somareuil s'était appelée Catherine de Mahaut !

La baronne regardait le jeune homme sans pouvoir parler.

—C'est vous ! dit-elle enfin.

—C'est moi, répondit-il.

Que de choses ils se disaient dans ces trois mots !

Le baron lui serra, lui étreignit les mains en silence. Il était peut-être encore plus éloquent !

Alors, la comtesse le conduisit à Marguerite. La jeune fille rougit légèrement. Madame de Mahaut lui nomma son petit-fils Marguerite s'inclina.

—Ah ! ma mère ! dit le jeune homme en souriant, croyez-vous donc être la première à me présenter à mademoiselle Suber ? Avez-vous une telle illusion ?...

Marguerite rougit davantage. Mais la conversation ne put continuer. De nouveaux invités entraient et le marquis se devait à toutes les bienvenues.

A table, M. de Somareuil prit place près de madame Suber. Ni l'un ni l'autre ne firent beaucoup honneur aux mets qui leur furent présentés. Lui paraissait très ému, mais joyeux. Elle, pâle, tremblante, l'interrogeait tout bas sur ce noble et charmant Paris qu'elle avait connu à travers un voile d'or. Elle lui nommait tous leurs amis communs, elle n'oublait personne... et n'osait lui demander si, dans ce milieu enivrant, son souvenir, à elle, vivait encore...

Le marquis ne quittait pas Marguerite des yeux.

—Je connaissais peu mademoiselle Suber, dit-il enfin. Je l'avais entrevue au bois...

—Et elle ne vous connaissait pas du tout, sans doute, répondit la baronne, puisque un départ subit vous avait empêché de répondre à nos invitations. Je ne comptais la conduire dans le monde que l'hiver dernier. Pourtant, la princesse la réclamait avec instance ;

mais je la trouvais trop jeune et je savais bien qu'une concession en amènerait forcément beaucoup d'autres.

—De mon côté, j'avais pensé avoir l'honneur de rencontrer mademoiselle Suber pendant cet hiver, dit le marquis. Mais, continua-t-il, cet espoir a eu deux raisons d'être déçu. Mademoiselle Suber n'était plus à Paris, et moi j'étais à Rome, où je viens de passer plus de quatre mois.

Il ajouta :

—C'est ma grand'mère qui a souhaité ce voyage.

—Mais, reprit la baronne, je ne puis vous exprimer mon étonnement. Comment se fait-il que, depuis que nous sommes ici, fort entourés, fort répandus maintenant, grâce à l'exquise bonté de madame de Mahaut, jamais votre nom n'ait été prononcé devant moi ?

—Ne vous en étonnez pas, Madame, dit M. de Somareuil. Personne n'est plus inconnue que moi à Plou-Braô. Et, moi même, je découvre en ce moment le pays de mes aïeux. Ma famille paternelle habite les Vosges. C'est à six lieues de Plombières que se trouve notre château. J'y suis né, et c'est là que, cinq ans plus tard, ma mère, mon admirable mère nous a été enlevée. Mon père a résisté aux larmes de ma grand'mère, il m'a gardé près de lui. Quand il est mort, j'avais douze ans. J'ai été saisi, c'est le mot, par mon grand père de Somareuil. D'autre part, les de Mahaut sont étrangers à la Bretagne. Seule, ma grand'mère y gardait le castel et les traditions des Kercouët, dont elle est issue. Elle est enfin revenue à son berceau breton, mais elle y est revenue seule. Je n'ai jamais pu quitter, même pendant quinze jours, cet aïeul qui m'avait élevé et que de terribles infirmités rendaient morose et jaloux de ma présence. Ma grand'mère passait tous les étés près de nous à Somareuil. A l'automne, elle revenait à Plou-Braô pendant que nous allions prendre nos quartiers d'hiver à Paris. Vous le voyez, dit-il en riant, je suis armoricain de fraîche date, si, toutefois, peut ainsi parler le dernier rejeton des Kercouët

Mon aïeul est mort au mois de mai. Je comptais dédommager ma grand'mère de m'avoir vainement désiré pendant vingt ans. Retenu cet été à Somareuil, je voulais m'établir à Plou-Braô vers le milieu de l'automne et devenir, pendant de longs mois, un breton bretonnant. Eh bien ! reprit-il en souriant de nouveau, voilà que l'esprit de contradiction a saisi tout à coup ma grand'mère. Elle a voulu, elle a ordonné que le chatelain de Bretagne se transformât en pèlerin roméen...

—Je le comprends un peu, je vous l'avoue, répondit madame Suber. Puisque, jusqu'à ce jour, vous étiez demeuré lié à une chaîne légère peut-être, mais certainement fort courte, madame de Mahaut a dû souhaiter que vos premières heures de liberté fussent données à Rome plutôt qu'à Plou-Braô.

(à suivre)

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.

11 Mach. XIII, 46

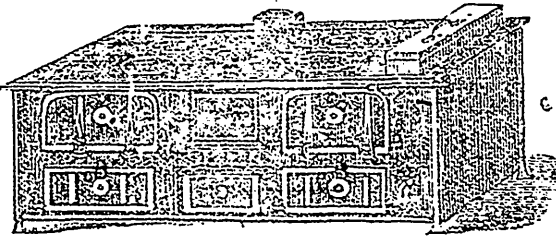
PRIONS POUR NOS MORTS :

Ellen Whelan.—Jos Sénécal.—Mary Colliton.—Héloïse Raymond.—J.
Bte Gorsse.—Edward Smith.—Henry O'Neil.—Marg. Durocher.—Pierre
Bosseau.—Emma Daoust.—Nap. Leclerc.—Joséphine Laforce.—P. Hig-
gins.—P. Meehan.—M. Boucher.—Joséphine Lessard.—Wm. Jones.—M.
Viau.—Ph. Surprenant.—Jos. Boucher.—Catherine Murphy.—N. Dionne.
—Enoch Adam.—Louis Mars.—Jos Coulombe.—William King.—Caroline
Beaudoin.—Henri St Georges.—Elizabeth Doran.—Adeline Robinson.—
Jos. Bélanger.—Ald. Simoa.—P. X. Blais.—Adeline Gagné.—Richard
Power.—Cecil Mullins.—Is. Lamarche.—Délina Lavigueur.

DE PROFUNDIS.

POELES de CUISINE FRANÇAIS en fer forgé.

LES
MEILLEURS
SUR LE
MARCHÉ
Adoptés



et approu-
vé par
un grand
nombre de
Pension-
nats, de
Couvents,
d'Hospice
s et
d'Hôtels.

F. FROIDEVAUX

No. 264, RUE SAINT-LAURENT, No. 264.

Posage d'Appareils de chauffage, pour Édifices publics et particuliers.

OUVRAGE GARANTI

COMMANDES EXÉCUTÉES AVEC SOIN ET PROMPTITUDE—PRIX RAISONNABLES

GRAND SYNDICAT DE LA PUISSANCE

DUPUIS, BRIEN, COUtlÉE & CIE.

AUX DEUX BOULES D'OR

SPECIALITE D'ETOFFES POUR COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

HAUTES NOUVEAUTES

Ancienne Maison PILON & CIE

647 et 649, Rue ST-CATHERINE, Montréal.



ATELIER
des
Vitraux coïncés
de Montréal

CASTLÉ & FILS
40 rue Bleury

VERRES DE TOUTES SORTES
pour
CHASSIS D'ÉGLISE.

Plombés,
Coloriés.

ORNEMENTATION

Emblèmes
Religieux

FIGURES ET SUJETS PEINTS
AVEC UN ART EXTREME.

Dessins, prix et quan-
tités fournis gratis.

En écrivant, veuillez
mentionner
La Semaine Religieuse.

LAVOIE & BEAULIEU

ATELIER DE

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Églises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses Drapeaux Etc, avec soin, et dont ils garantissent entière satisfaction.

PLANS pour décoration intérieure d'Église, Chapelle, Autel, Chaire Etc. Ils fabriquent à des prix qui défient toute concurrence, les Autels, Chaires d'Église et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main les modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des États-Unis en s'adressant à :

O.M. LAVOIE-D A. BEAULIEU

231 NOTRE-DAME CENTRE 231

MONTREAL.

WILLIAM BRITTON

Poseur d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'ÉDUCATION
EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

No 15 Rue CLAUDE, No 15

MONTREAL.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie pour les Églises, Chapelles & Couvents, pour les sculptures, etc. Service prompt

HURTEAU & FRERE,

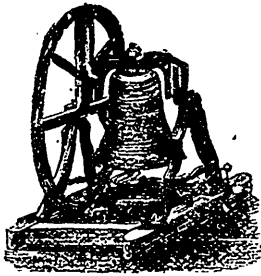
92 Rue SANGUINET. MONTREAL.

RECOMPENSE ! DE **\$10 a \$50,**

à toute personne qui nous informera de quelque vacance d'instituteurs dans les écoles ou de demandes. Pas de trouble ni de dépense. Adresser un timbre pour circulaire à

L'AGENCE DES ÉCOLES, CHICAGO,
185 South Clarke St.

N. B. Nous avons besoin de toutes sortes d'instituteurs pour les écoles et les familles.



CLOCHES D'EGLISES

THE JONES BELL FOUNDRY CO
TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST-NICOLAS Montréal.

AGENTS DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,

FABRICANTS DE SOMMIERS EN FER

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

141, Rue Saint Laurent
MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparée avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

25 Cts
20

Employez les

Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, consti-
pation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

LORGE & CIE
CHAPELIERS PARISIENS

21 rue St-Laurent

MONTREAL.

ART RELIGIEUX

SCULPTURE—DORURE—PEINTURE.

Dessins et décorations d'églises e
de chapelles. Autels, Chemins de Croix
chaires, vestiaires, fonts baptismaux
etc., etc., etc.

LUCIEN BENOIT

NOS 198, 200,

RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Épargne.

ETOFFES NOIRES

Département du Clergé et des Communautés.

CACHEMIRE, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.

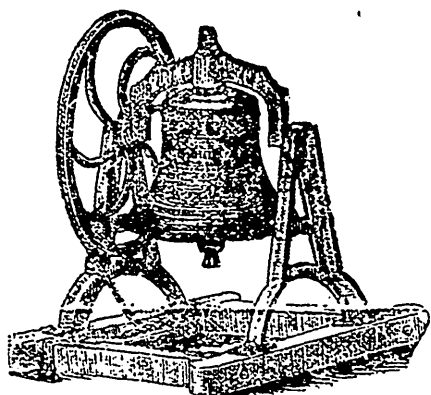
ETOFFES spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés roli-
jouses seront faites à 6 mois du 1er mai 1885.

Remises libérales sur paiements anticipés.

DUPUIS FRERES

Coin des rues STE-CATHERINE & ST-ANDRE



FOURNERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR EGLISES, COLLEGES ET
COUVENTS

Seules ou en Carillons

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

(Fournitures pour intérieur des
Eglises.)

Appareil de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.

E.CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

VOYEZ LES NOUVEAUX :

LE ART GARLAND

POÈLE DE PASSAGE, tout nouveau réunissant BEAUTÉ et PERFECTION

L'ALASKA

POÈLE TRÈS FORT POUR ÉGLISES ETC, BIEN CONNU : AUSSI LE

GRAND ROUGE

GRAND POÈLE DE CUISINE AYANT DEUX FOURNEAUX, ETC. C^o.

L. J. A. SURVEYER,

1588 RUE NOTRE-DAME.



UNE SPECIALITE

MESSIEURS LES ÉCONOMES

feront bien de visiter les

NOUVEAUX MARCHÉS A BEURRE

DE

DE

J. B. RICHER

Pour leurs Provisions d'Automne
Marché Centre

468 $\frac{1}{2}$ RUE LAGAUCHETIÈRE

Succursale au MARCHÉ ST ANTOINE RUE LAMONTAGNE
MONTREAL.